

Prédication 26 novembre 2023

Frères et sœurs,

Voilà un texte qui, quand nous l'écoutons, ne peut que nous évoquer les tympans de nos cathédrales et leur illustrations des sévices brûlants de celles est ceux qui sont maudits ...

De quoi nous faire trembler ! Mais est-ce vraiment le but de ce texte ? Nous pousser à agir par peur ?

Regardons maintenant du côté des bénis : pourquoi ont-ils agi de cette manière compassionnelle ? Non pas pour être sauvés, mais parce qu'ils se reconnaissaient comme bénis !

D'ailleurs ils ne se rappellent même plus d'avoir agi comme cela, tellement cela leur était naturel. Antoine Nouis, dans son commentaire de ce passage résume les choses ainsi : *le juste devant Dieu est celui qui est tellement habité par la grâce qu'il est unifié : en lui la foi, l'être et le faire ne font qu'un.*

Ce n'est pas pour rien que dimanche après dimanche, culte après culte, nous sommes invités dans nos liturgies à accueillir en nous la grâce, pour nous laisser pleinement habiter par elle. Pour nous reconnaître bénis, ... et agir en conséquence.

Toute vie authentiquement chrétienne, et je rajouterais même volontiers, toute vie authentiquement humaine doit inclure solidarité, justice sociale, solidarité active ...

Mais me direz-vous, ce n'est pas d'avoir agi selon ces valeurs qu'ils ont effacé de leur mémoire, c'est le Christ qu'ils ne se souviennent pas d'avoir rencontré au cours de leurs actions caritatives, et c'est donc cela qu'il leur reste à découvrir, à comprendre, à méditer.

C'est franchir une étape encore plus importante que simplement se dire : je fais cela parce que je sais que cette personne fragilisée par la vie et peut-être même pas très aimable, est un humain, tout autant que moi et avec une dignité égale, et si je suis chrétien, je me dis en outre, qu'elle est elle aussi aimée par Dieu, et je le lui témoigne.

L'étape à franchir, c'est se dire : c'est le Christ que j'ai devant moi.

Et cela, simplement parce que le Christ se reconnaît, lui, dans tous les marginaux, les déshérités, les malheureux, les abandonnés. A nous maintenant donc de l'y découvrir.

Ce texte nous invite donc à l'action, désintéressée, gratuite, compassionnelle. Et ce qui est grave, ce n'est pas de faire le mal ici, mais c'est de ne pas faire le bien !

On repense à l'inversion que Jésus fait, ailleurs, de la règle d'or qui est : *ne fais pas à autrui ce que tu n'aimerais pas qu'on te fasse*. Jésus, lui, l'énonce ainsi : *fais à autrui ce que tu aimerais qu'on te fasse*.

L'important, c'est de faire, d'agir, et ce qu'il nous donne là, c'est la boussole pour savoir quoi faire : laisser parler la compassion en nous, reconnaître en ce « petit », cet être fragilisé par la vie, le Christ lui-même, et me demander ce que, dans son état, j'aimerais que l'on m'offre comme possibilité de sortir du trou dans lequel je suis enferré.

On peut noter encore que cette histoire est une parabole et non pas une prophétie, elle met en image quelque chose qui dit en gros que le Royaume de Dieu n'a pas besoin de ce qui n'est pas de l'ordre de l'amour, de la compassion : cela mérite d'être brûlé. Toute vie qui n'est pas compassionnelle ne sert à rien et mérite donc d'être brûlée. Toute vie, mais pas forcément l'humain qui va avec !

D'ailleurs qui d'entre nous pourrait dire qu'il n'a jamais fait d'actes d'amour gratuits ? Il y a bien une fois dans notre vie où nous nous sommes laissés aller à l'élan du cœur ? Et a contrario, qui peut dire qu'il a toujours agi avec compassion ?

En réalité, je suis les deux ! Il m'arrive de ne pas me savoir béni et d'oublier les difficultés qui m'entourent pour me centrer sur moi-même. Il m'arrive aussi et parfois par surprise de me laisser aller au don, de tendre l'oreille à l'appel du monde.

Pour dire cela simplement, j'hérite du Royaume, et je mérite le feu éternel ... ou tout au moins certaines de mes non-actions méritent de disparaître dans l'oubli, d'être purifiées par le feu.

Je me souviens d'une conférence donnée par une représentante nationale du Secours catholique qui avait expliqué qu'il y a plus de sdf qui meurent en été qu'en hiver. Parce qu'en hiver, on se met plus facilement à leur place, on a froid avec eux et pour eux, les maraudes des associations sont plus fréquentes, on s'occupe d'eux, ils existent.

Mais en été ... comme le dit la chanson d'Aznavor, *il me semble que la misère serait moins pénible au soleil*, et c'est effectivement ce que nous pouvons nous laisser aller à penser, et nous fermons nos yeux et nos oreilles.

Et des personnes meurent : de solitude aiguë.

Cette vigilance permanente peut nous sembler difficile, hors de notre portée. Il nous faut alors nous rappeler ce que répond Jésus aux disciples au moment où ils étaient découragés de l'avoir entendu dire au jeune-homme riche qu'il est difficile aux riches d'entrer dans le Royaume de Dieu, il rajoute alors : *pour les humains, c'est impossible, mais rien n'est impossible à Dieu.*

C'est peut-être une piste : nous pouvons alors nous placer humblement devant Dieu et lui demander, non pas de nous pousser à l'action, ou de nous montrer ce qu'il y a à accomplir ! ... cela nous ne le savons que trop bien ! Il suffit pour cela d'ouvrir nos yeux et nos oreilles. Mais de nous aider à nous sentir bénis au centuple et de recevoir ainsi cette énergie puissante qui seule peut nous conduire à oublier nos propres soucis, nos inquiétudes, nos freins, et nous faire redécouvrir la force de l'amour et la manière dont il peut s'ouvrir au monde .

Nous pouvons aussi lui demander de nous rendre attentifs à la présence du Christ en toute personne que nous côtoyons afin d'élargir l'espace de notre cœur.

Il nous suffit pour être convaincu que Dieu nous veut dans son troupeau, comme les brebis qu'il aime d'entendre à notre profit la promesse donnée par le texte d'Ezéchiel que nous venons d'entendre.

Je viens chercher moi-même mon troupeau pour en prendre soin, dit Dieu.

Nous sommes de ce troupeau-là objet de tous ses soins. Et c'est parce que nous nous savons de ce troupeau, que nous pouvons, à notre tour, être attentifs, prendre soin, nourrir, arracher à l'obscurité, soigner, rechercher les égarés, pratiquer la justice qui ne permet pas que certaines brebis soient plus grasses que d'autres.

C'est là où nous sommes que nous pouvons agir, à notre petit niveau. Avec en tête, de façon permanente, ce « quand » : *quand t'avons – nous vu ?* Qui nous incite à une vigilance de tous les instants.

Pas une vigilance qui se force, mais une vigilance induite par l'amour qui veut s'incarner, concrètement dans des actions à notre portée, ni trop ambitieuses, ou éloignées, juste à portée de notre main, de notre regard, de notre cœur, réponse à ce bien-être qui est le nôtre de nous sentir appartenir à ce berger - là qui sait si bien prendre soin de son troupeau.

Dès lors le « quand » devient forcément, maintenant, aujourd'hui, ici. A l'hôpital, à la prison, dans les Ehpad, auprès des enfants, des isolés, des immigrés. Là où l'oreille de notre cœur nous fait reconnaître un cri, là où nous pouvons redonner courage et espérance. Amen